



Gerhardsson et la préhistoire des Évangiles

Paul-Émile Langevin

Volume 35, numéro 1, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705703ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705703ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Langevin, P.-É. (1979). Gerhardsson et la préhistoire des Évangiles. *Laval théologique et philosophique*, 35(1), 81–85. <https://doi.org/10.7202/705703ar>

Note critique

GERHARDSSON ET LA PRÉHISTOIRE DES ÉVANGILES *

Paul-Émile LANGEVIN

BIRGER GERHARDSSON est un auteur suédois bien connu des exégètes. Il s'est rendu fameux en 1961 en publiant son grand ouvrage *Memory and Manuscript. Oral Tradition and Written Transmission in Rabbinic Judaism and Early Christianity* (Acta Sem. Neot. Ups., 22; 2^e éd. 1964). Il publiait un ouvrage dans la même veine en 1964, intitulé *Early Christianity* (Conject. Neot., 20; Lund). Dans le petit ouvrage qu'il publie maintenant (l'édition originale intitulée *Die Anfänge der Evangelien-Tradition* parut en 1977 aux Éditions Theologischer Verlag, R. Brockhaus, Wuppertal), l'A. désire surtout justifier les positions qu'il présentait dans ses ouvrages de 1961 et 1964; il en avertit le lecteur (p. 10). On trouvera également dans ce volume « d'abondantes indications sur la tradition dans la littérature juive » (p. 10). En fait, l'A. n'entend pas que faire l'apologie de ses positions antérieures; il veut en même temps les *nuancer*, dit-il (p. 10). Il ne faut pas s'attendre, toutefois, à retrouver dans cet ouvrage des exposés aussi nourris, aussi érudits que ceux des ouvrages antérieurs; il s'agit en effet de la rédaction de quatre conférences où l'A. expose simplement, mais avec profondeur et clarté, ce qu'il pense de l'origine de la tradition des évangiles.

LE PROBLÈME SOULEVÉ

L'A. pose cette question fondamentale: « Dans quelle mesure les quatre évangiles ont-ils conservé l'image que les plus proches compagnons de Jésus ont gardée de son activité terrestre, et nous ont-ils fidèlement transmis les paroles qu'ils l'ont entendu prononcer? » (p. 9). Au terme d'un exposé sans bavures, l'A. formulera ainsi la réponse qu'il donne à cette question: « Les évangiles synoptiques ne nous apportent pas seulement un faible écho de la voix de Jésus, mais les paroles sorties

* Birger GERHARDSSON, *Préhistoire des Évangiles*. Traduit de l'allemand par A. Liefooghe. Collection « Lire la Bible », 48; 13.5 × 18.5 cm, Paris, Cerf, 1978, 125 pages.

de sa bouche et fidèlement gardées, ainsi que des récits qui, *en dernière analyse*, remontent aux hommes qui étaient près de Jésus, pendant son ministère en Galilée et à Jérusalem » (p. 118).

LA TRANSMISSION ORALE DANS LE MONDE JUIF

Dans le monde juif où s'élabora la tradition de Jésus, le monde où se transmet ensuite cette tradition, un type de *transmission orale* peut être ainsi caractérisé, selon l'A. : (1) la mémorisation y tient un rôle fondamental (p. 24); (2) l'enseignement par la méthode « texte et commentaire » est fortement utilisé; (3) « *l'économie et la vigueur des mots* sont des qualités importantes pour les professeurs (p. 26); (4) on y recourt à toutes sortes d'artifices didactiques et poétiques, allitération et assonance, phraséologie rythmique, parallélisme, etc.; (5) la répétition assidue et littérale des paroles entendues ou des textes proposés est une méthode pédagogique qui va de soi; (6) on n'apprécie guère les *connaissances mortes*: le disciple doit y comprendre le mieux possible la tradition reçue, *s'en pénétrer*, dirions-nous, pour vivre d'après elle, « la gérer avec fruit, la porter à d'autres par manière de contagion » (p. 32).

Les *formgeschichtler* qui, à la suite de Dibelius et de Bultmann, reconnaissent une importance de premier plan au « rôle créateur » de la communauté chrétienne post-pascale, s'expriment comme si les paroles de Jésus n'étaient devenues intéressantes qu'après son départ; « tout indique au contraire, remarque l'A., qu'elles furent gravées dans la mémoire de disciples dévoués dès le temps où le Maître lui-même les exposait, au cours de son activité en Galilée et à Jérusalem » (p. 96). De fait, les sources juives et chrétiennes le laissent entendre, une tradition peut se constituer « à l'intérieur d'une même génération, dès que la matière à transmettre se répand » (p. 38). C'est ainsi que, dans l'Église primitive, même avant l'an 50 où Paul entreprit d'écrire les lettres canoniques qui nous sont restées, il existait une *tradition* transmise et reçue avec grand soin (cf. *paradidonai, paralambanein*, 1 Co 11, 23; 15, 1, 3; Ga 1, 9; Ph 4, 9; 1 Th 2, 12; 2 Th 3, 6). Des valeurs normatives appelées *traditions* (1 Co 11, 2; 2 Th 2, 15; 3, 6) s'imposaient; une « transmission consciente, voulue et organisée » de ces valeurs normatives s'effectuait (p. 37). Paul veillait de même, à l'intérieur de ses Églises, à la transmission fidèle de ses enseignements (oraux ou écrits) comme de ses manières d'agir (1 Co 4, 16; 11, 1; 1 Th 1, 6; cf. 2 Th 2, 15; Ph 4, 9; Ph, 3, 17). L'Apôtre qui invite sans cesse le chrétien à *marcher dans l'Esprit*, à vivre de la liberté que donne l'Esprit (Ga 5), transmet une tradition antérieure à son apostolat, tradition dont il exige le maintien dans les Églises (1 Co 11, 23-25; 1 Co 15, 1-3). Ce sont là des vues auxquelles l'A. tient fermement.

UN INTÉRÊT NATUREL POUR LE PASSÉ

L'A. remarque avec à propos que « le christianisme primitif éprouvait... un intérêt tout naturel pour le passé, avec le sentiment normal de la distance de temps qui le séparait des pères et des générations antérieures, comme aussi du fait que les actes de Dieu ont leurs temps et leurs moments (*kairoï*), qui se succèdent irrévér-

siblement » (p. 56). Il convenait de rappeler ce fait élémentaire, alors que nous retrouvons si souvent, dans la littérature actuelle touchant la genèse du Nouveau Testament, cette thèse diffuse : les auteurs du Nouveau Testament, d'abord attentifs aux besoins spirituels des communautés chrétiennes de leur temps, ont mis sur la bouche de Jésus les paroles qui seraient utiles à leurs communautés, ont créé à leur guise une tradition évangélique qui constituait la trame de leur prédication bien insérée dans le présent de leur propre activité pastorale. C'est la vieille thèse de la *communauté créatrice* qui se mue en la thèse des *écrivains créateurs*. Nul exégète ne contestera qu'il est difficile d'accorder en certains cas les deux rôles dévolus traditionnellement aux auteurs du Nouveau Testament, celui de *transmetteurs* fidèles de la tradition venue du Christ et celui de *théologien* interprétant cette tradition. Mais il serait trop facile d'éliminer la première fonction pour ne garder que la seconde. L'opération se ferait d'ailleurs au mépris du témoignage que ces mêmes « théologiens ou pasteurs créateurs » nous ont légué. L'A. le répétera : « Le christianisme primitif a gardé le souvenir du passé et... possédait le sens de la distance par rapport au passé » (p. 59). Il n'est pas sans intérêt, par exemple, de constater que les évangélistes ne présentent pas les Douze comme les « géants spirituels » qu'ils étaient devenus au temps de la rédaction des évangiles, mais « comme des êtres étonnamment faibles, ignorants, inintelligents et à peine adultes » (p. 59).

Un fait à noter, quand on s'interroge sur la fidélité avec laquelle la tradition sur Jésus fut conservée dans les écrits du Nouveau Testament, est la *concentration sur le seul Maître* qu'était Jésus. Les évangélistes « sont intéressés uniquement par ce que Jésus a dit à la communauté (et a fait pour la communauté) » (p. 62), alors qu'on voit le Talmud, par exemple, mentionner les noms d'environ deux mille docteurs, qu'il cite avec respect. Les évangélistes ont vécu de cette parole du Christ : « Vous n'avez qu'un Maître (*didaskalos*), et tous vous êtes des frères » (Mt 23, 8).

LA CONTINUITÉ DE PERSONNE À PERSONNE

À l'encontre d'un Bultmann qui voit surgir des communautés chrétiennes primitives la tradition synoptique « d'une manière anonyme, comme l'œuvre de gens inconnus et sans culture » (p. 77), l'A. rappellera combien la transmission de la « tradition de Jésus » fut assurée par une « continuité de personne à personne ». C'est le témoignage même des textes du Nouveau Testament qui impose cette vision des choses. Il faut que l'influence des thèses d'un Dibelius et d'un Bultmann aient profondément marqué l'exégèse moderne pour qu'il faille encore rappeler des vues aussi élémentaires sur la communauté primitive : c'était une communauté dotée d'une certaine structure, où n'importe quel prédicateur ou n'importe quel groupe de croyants ne pouvait pas mettre n'importe quelle parole dans la bouche de Jésus. Après le départ du Christ, « ses disciples les plus intimes occupent une position privilégiée précisément parce qu'ils ont eu commerce avec lui (cf. Ac 1, 21 s.) » (p. 78). Et ce commerce avec Jésus est décrit comme une *relation directe entre maître et disciple*, une relation « caractérisée par la transmission et la réception de l'enseignement » (pp. 78-79). C'est un trait de l'Église primitive qui ressort nettement du témoignage des évangiles, des Actes des apôtres et même des épîtres

pauliniennes : cette Église était structurée ; elle reposait sur une tradition venue du Christ lui-même. Aussi l'A. remarque-t-il en toute simplicité : « Je crois donc que nous avons tout lieu, comme historiens, de *partir très simplement du fait* que les disciples les plus immédiats de Jésus avaient dans le christianisme primitif une situation d'autorité pour transmettre ce que Jésus avait dit et ce qu'il avait fait. Il est gratuit de supposer que dans le christianisme primitif n'importe quel fidèle pouvait créer des traditions sur Jésus et compter qu'on ajouterait foi à ses paroles » (p. 84).

Au terme de ses réflexions sur les milieux juif et chrétien, en ce qui touche la transmission d'une tradition, l'A. conclut que « les évangiles nous donnent de Jésus de Nazareth une image qui, du point de vue historique, mérite confiance », ou qu'encore « la tradition chrétienne primitive a été gardée sans rupture dans la continuité et dans la fidélité » (p. 103). Quatre arguments fondamentaux appuient sa conviction profonde : (1) Loin d'être une communauté informe, l'Église primitive possédait certains chefs spirituels qui « avaient dans les communautés une situation d'autorité pour diriger et enseigner » et qui étaient en relation les uns avec les autres dans les premières décennies de l'Église (p. 103). (2) Un exégète fidèle au témoignage des textes constatera que « dans les évangiles synoptiques la christologie post-pascale de dignité (*Hoheitschristologie*) n'a pas éliminé l'image qui s'était dessinée d'un Jésus terrestre » (p. 104). (3) Dans la formation et la transmission de la « tradition de Jésus », le recours constant à l'autorité de la Sainte Écriture constituée à la fois une cause d'enrichissement et un facteur de stabilisation (pp. 104-105). (4) « Les évangiles font apparaître que la matière (de la tradition de Jésus, celle des *paroles* de Jésus en premier lieu) a été conservée avec soin et avec respect » (p. 105). Les disciples les plus proches de Jésus, les Douze en particulier, « ont sauvé les meschalim de Jésus — paraboles et logia — et commencé aussi à raconter ses actions — cela déjà durant l'activité prépascale de Jésus » (p. 105).

LES CHANGEMENTS DANS LA TRADITION DE JÉSUS

L'A. sait toutefois que des changements se sont produits dans la tradition de Jésus qu'ils transmettaient. Il suffit de jeter un regard sur une synopse des évangiles synoptiques pour le constater. Ce qu'il est plus difficile à faire, c'est détecter les *causes* des modifications apportées, ainsi que l'*ampleur* de ces changements. L'A. relève deux causes majeures de modifications. D'abord la *transposition* de l'araméen et de l'hébreu *en grec* (p. 107). Il importe de noter toutefois que cette transposition s'est effectuée « dans des milieux polyglottes, où les traditions ont coexisté parallèlement dans la langue originelle et en grec, et où tant de gens connaissaient les deux langues que les traductions purent être longtemps contrôlées et corrigées » (p. 107). Ces faits n'empêchent pas toutefois que des modifications s'introduisent dans le nouveau texte grec. Une autre cause plus importante de transformation de la tradition reçue est « l'*explication* continuelle des traditions, dans les multiples efforts accomplis pour comprendre de mieux en mieux les paroles et les actes de Jésus et pour faire mieux apparaître leur signification par rapport aux besoins et aux problèmes actuels de la communauté » (p. 107). Il y eut donc un double

progrès, d'une part dans l'*intelligence* que les disciples eux-mêmes eurent de l'enseignement de Jésus (cf. Jn 12, 12-16; 2, 19-22), d'autre part dans l'*actualisation*, dirions-nous, de la tradition reçue ou dans sa *mise en valeur* dans les diverses communautés chrétiennes. On imagine aisément combien d'additions et de soustractions d'éléments, sous forme d'explications ou d'adaptations de la tradition reçue, ont pu modifier l'aspect de divers éléments transmis depuis le temps de Jésus. Au cours de cet effort d'intelligence et de mise en valeur, « les morceaux d'encadrement et le matériel narratif sont modifiés dans les évangiles avec beaucoup plus de liberté que la teneur des paroles mêmes de Jésus » (p. 111). L'A. l'admet volontiers, rien n'empêche que « des maîtres jouissant d'une grande autorité puissent introduire dans des textes ou des recueils de textes de nouveaux éléments rédactionnels » (p. 112). Même la transmission rigoureuse faite par voie de mémorisation est perméable à de telles modifications. C'est surtout dans le chapitre intitulé « La vérité tout entière » (pp. 103-120), que l'A. nuance les vues trop rigoureuses qu'il avait déjà exprimées sur la fidélité de la transmission orale.

UN OUVRAGE PONDÉRÉ

L'intérêt et l'importance du petit ouvrage que livre aujourd'hui Birger Gerhardsson n'ont pas de commune mesure avec le nombre de pages que possède l'ouvrage. Le sujet est capital. De plus, le lecteur y voit un maître formuler ses vues les plus chères, mûries au cours de plusieurs décennies de réflexion. L'on devinera aisément lequel des deux pôles, de la stabilité et du changement de la tradition de Jésus, attire le plus l'A. Il s'attache avec un soin particulier — qui répond probablement à un penchant personnel de l'A., mais aussi à un besoin profond des croyants bouleversés par tant de « petits maîtres » qui n'ont pas la personnalité d'un Dibelius ou d'un Bultmann — aux facteurs et aux signes de stabilité que nous découvrons dans la tradition évangélique. Pourquoi le blâmerait-on de s'être laissé attirer surtout par ce pôle, surtout quand on connaît un peu le monde juif où s'élabora une telle tradition de Jésus? Ce serait toutefois caricaturer les positions de l'A., que de les réduire à une apologie à tout prix de la fixité. Bien qu'en réaction contre les apôtres de la « transmission fluide » ou de la « matière élastique » de la tradition évangélique, l'A. reconnaît l'existence et l'ampleur des modifications apportées à cette tradition tout au long de sa transmission. Mais il demeure conscient du rôle normatif et limitatif que jouait une *tradition reçue*, une tradition dont la transmission était surveillée par les disciples immédiats du Christ, qui n'étaient pas montés au ciel avec lui au jour de son Ascension.

Le présent ouvrage de Gerhardsson ne résout pas tous les problèmes touchant la préhistoire des évangiles. Il ne dispense pas des études de détail où bien des points demeurent obscurs; mais il rappelle des institutions, des attitudes d'esprit, des tendances qu'il est bon de garder à l'esprit quand on poursuit l'exégèse des évangiles synoptiques en particulier.